

C'est de la friction que naît le feu Entrevue avec Yara El-Ghadban

Emiliano Arpin-Simonetti

Numéro 794, janvier–février 2018

Agir en commun à l'heure des fractures identitaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87179ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arpin-Simonetti, E. (2018). C'est de la friction que naît le feu : entrevue avec Yara El-Ghadban. *Relations*, (794), 33–34.

C'EST DE LA FRICTION QUE NAÎT LE FEU

ENTREVUE AVEC YARA EL-GHADBAN

Écrivaine, anthropologue et musicienne québécoise d'origine palestinienne, Yara El-Ghadban est aussi présidente d'Espace de la diversité, un organisme fondé pour « combattre le racisme et l'exclusion par le livre » et « décloisonner les cultures, les communautés, les langues et littératures », entre autres. Nous l'avons rencontrée pour parler du pouvoir de la littérature de provoquer des échanges et de confronter les divisions.

Selon vous, quel rôle la littérature peut-elle jouer pour dépasser le racisme, mais aussi les crispations identitaires qu'on connaît en ce moment ?

Yara El-Ghadban : Je crois que l'art permet d'établir un dialogue sur des sujets qui sont impossibles à aborder autrement. Lorsque deux personnes entrent dans un roman par exemple, elles sont toutes les deux décentrées dans ce troisième lieu qu'est l'art. Le dialogue est alors grandement facilité par cet espace tiers, ce lieu de médiation où l'on peut différer à la fois sur nos préjugés ou nos sentiments les plus intimes sans que ce soit sur le mode de la confrontation. On regarde alors la même chose ensemble : une œuvre qui nous a touchés, nous a marqués. L'art nous donne toutes les permissions ; il y a beaucoup de tabous qu'on n'oserait pas aborder autrement. C'est pourquoi je pense que la littérature nous invite à sortir de nous-mêmes, à devenir meilleurs.

On a parlé de fiction, mais aussi de friction. Sans friction, rien ne se passe. Il n'y a ni chaleur ni feu. On a besoin de se frotter les uns aux autres pour créer le feu. Je pense que c'est une belle image, qui résume un peu notre travail.

La littérature permet aussi, surtout, de développer la pensée critique. Ce n'est jamais un acte passif que de lire. Les mots, le langage, c'est probablement ce qu'il y a de plus puissant. À travers le langage, on peut recréer le monde et se représenter soi-même. C'est pourquoi les mots sont la première chose qu'on censure. Ce n'est pas par hasard, par exemple, que tout à coup, on ne veuille plus parler de racisme, qu'on change le nom de la commission sur le racisme systémique pour parler plutôt de « valorisation de la diversité », de « vivre-ensemble ». La même chose se produit avec les Autochtones : on préfère parler de « réconciliation » plutôt que de violence, de déposes-



Photo :
Mémoire d'encrier

sion. Or, il faut être capable de faire face à l'histoire, de nommer les choses. Pour moi, il s'agit d'une preuve de la puissance des mots.

On parle en effet bien souvent de réconciliation et de vivre-ensemble sans passer par l'étape préalable de nommer les conflits et ce qui divise. Pour vous, ces fractures peuvent-elles être fécondes ?

Y. E.-G. : Tout à fait. On a justement eu une rencontre récemment à l'Espace de la diversité (EDLD) avec des étudiants du cégep Vanier, qui sont venus écouter Rodney Saint-Éloi et Olivia Tapiero, une écrivaine qui est de leur génération. On a parlé de fiction mais aussi de *friction*. Sans friction, rien ne se passe. Il n'y a ni chaleur ni feu. On a besoin de se frotter les uns aux autres pour créer le feu. Je pense que c'est une belle image, qui résume un peu notre travail à l'EDLD et aux éditions Mémoire d'encrier, notre partenaire et collaborateur dans ce combat pour le sens : on essaye toujours de créer des moments de rencontre, d'échange, mais aussi de friction. Mais de friction productive !

Je prends un autre exemple, celui d'une table ronde que nous avons organisée lors de la plus récente édition du Salon du livre de Rimouski, intitulée « Refonder les histoires. Les écrivains disent non au racisme ». On a demandé à quatre auteurs de citer un penseur, un auteur, une œuvre qui les a aidés à réfléchir sur le vivre-ensemble et le racisme. Il y avait la professeure Jeanne-Marie Rugira, l'auteure innue Naomi Fontaine, l'anthropologue Denys Delâge et moi. Jeanne-Marie a cité Frantz Fanon ; Denys Delâge, Claude Lévi-Strauss ; Naomi Fontaine, le livre *Paix, pouvoir et droiture : Un manifeste autochtone* de Taiaiake Alfred ; et moi, Edward Saïd et Hannah Arendt.

Dès la première intervention du public, un homme s'est levé pour déplorer le fait que personne n'avait cité d'auteurs québécois. Je lui ai d'abord demandé en quoi cela pouvait vouloir dire qu'on ne s'intéresse pas à la culture québécoise, puis j'ai ajouté: «Quand je vous cite Edward Saïd et Hannah Arendt, ce n'est pas pour vous dire "voilà qui je suis et voilà qui vous êtes". C'est un cadeau que je vous offre. Parce que quand

**La littérature peut dénoncer. Elle peut contester.
Mais la littérature plante aussi des fleurs. Partout.
Même dans les terres les plus arides.**

je suis arrivée ici, je suis arrivée avec mon histoire, mes références, mes penseurs, mes expériences. Et je les offre au Québec. Tout comme le Québec m'a offert Hubert Aquin, Anne Hébert ou Gabrielle Roy, qui est mon auteure préférée.»

La littérature peut donc être un vecteur intéressant pour aborder ces fractures. Il faut qu'on soit là, qu'on s'engage pour créer des moments de rencontre, même si parfois c'est difficile, même si parfois on est fatigués d'avoir toujours à expliquer, à justifier notre présence. Je préfère encore ça au repli, chacun de son côté.

Au Québec, les poètes et les écrivains ont grandement contribué à refonder l'identité nationale dans un mouvement décolonisateur qui s'inspirait d'ailleurs de Fanon et d'autres penseurs noirs... Cela fait en sorte qu'il y a ici un rapport très particulier, très identitaire à la littérature. Comment voyez-vous cette réalité? Comment faire en sorte que les Québécois de la majorité se reconnaissent aussi dans l'imaginaire des auteurs issus de l'immigration?

Y. E.-G.: Dans plusieurs sociétés qui ont connu des mouvements indépendantistes, les arts ont été grandement sollicités, soit pour défendre, représenter ou servir de porte-parole à cette cause. En Palestine aussi. Mais du moment qu'on se limite à ça, la littérature perd beaucoup de sa puissance créatrice et subversive. Je pense que l'un des grands problèmes aujourd'hui, c'est que notre idée de la littérature québécoise est extrêmement limitée. D'abord, elle laisse très peu de place aux auteurs autochtones, qui sont quand même les premiers habitants de cette terre. Ensuite, bien souvent, si tu n'as pas la bonne couleur de peau ou que tu portes un nom qui n'est pas Tremblay ou Bouchard, on ne te considère pas dans le canon québécois. C'est de la littérature «migrante», de la littérature «de la diversité». D'ailleurs, quand mon premier roman est sorti en 2011, je l'ai retrouvé dans le rayon «littérature étrangère» d'une grande librairie!

C'est révélateur, et c'est surtout dommage, parce que le Québec a beaucoup à offrir à la littérature du monde. Je dis toujours aux gens qu'on est assis sur un trésor. Des auteurs avec des imaginaires de partout viennent ici, vivent ici, publient ici et deviennent en quelque sorte des ambassadeurs du Québec

dans le monde. On a tendance à complètement les exclure de notre conscience, voire à aller jusqu'à dire qu'ils sont une menace à notre québecité. Or, au contraire, ça nous permet de créer des relations avec le monde. De sortir du nombrilisme.

Au-delà de l'intégration des «auteurs de la diversité» dans le champ littéraire québécois, comment leur parole peut-elle permettre de repenser nos mythes collectifs, d'en forger de nouveaux?

Y. E.-G.: Hannah Arendt a dit que le seul moyen d'être libre, c'est d'être avec les autres, sans quoi on n'est jamais confronté à d'autres visions, d'autres façons de vivre. On devient alors prisonnier de nous-mêmes, de l'univers qu'on s'est créé.

Quand on lit, quand on entre dans l'imaginaire d'un auteur, on se transforme. Alors que tout le monde me disait que je n'étais qu'une réfugiée, qu'une terroriste, le poète palestinien Mahmoud Darwich m'a permis de retrouver mon humanité et de réaliser qu'en plus, je pouvais être poète si je le voulais. Même chose pour Aimé Césaire, et Jean-Claude Charles. Quand je lis *Manhattan blues*, je vois ce qu'il fait avec la langue française et je dis: voilà un acte de décolonisation fondamental. Il brise complètement les règles de la langue française mais, ce faisant, il permet de changer le rapport à cette langue. On n'est plus dans un rapport violent, mais plutôt d'invention, d'imagination.

Au Salon du livre de Rimouski, dont j'ai parlé plus tôt, je terminais une intervention en disant ceci: la littérature est un bouquet de «pourquoi pas?» offert à l'humanité. Tout ce que la société déclare impossible, dans la littérature, c'est possible. La réalité ne te plaît pas? Tu réinventes la réalité. Et personne ne peut te dire, ni en tant qu'écrivain, ni en tant que lecteur, que tu ne peux pas y croire. C'est comme ça que vient le changement. C'est parfois très subtil, voire imperceptible, mais un jour, on réalise soudain que les choses ont changé.

La littérature peut dénoncer. Elle peut contester. Mais la littérature plante aussi des fleurs. Partout. Même dans les terres les plus arides. La littérature arrive à semer des graines. Et ces graines une fois qu'elles commencent à germer, on ne sait jamais ce qu'elles peuvent produire comme révolution. L'acte d'écrire est en soi un acte révolutionnaire. Celui de lire aussi.

Pour cela, il faut créer des espaces, ouvrir des fenêtres, donner l'occasion aux gens de faire de véritables rencontres. Ça ne se fait pas à grande échelle: ça se fait une lectrice ou un lecteur à la fois. Un livre à la fois. ☺

Entrevue réalisée par Emiliano Arpin-Simonetti

POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

Consultez nos suggestions de lectures, de films, de vidéos et de sites Web en lien avec le dossier au www.revuerelations.qc.ca